

# Falling

## Mémoire perdue, mémoire fabulée

Jérôme Delgado

Numéro 326, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96061ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delgado, J. (2021). Falling : mémoire perdue, mémoire fabulée. *Séquences : la revue de cinéma*, (326), 31–31.



# FALLING

## MÉMOIRE PERDUE, MÉMOIRE FABULÉE

JÉRÔME DELGADO

Pour ses débuts derrière la caméra, l'acteur (et auteur, et peintre, et compositeur...) Viggo Mortensen fait preuve de sensibilité et de tact avec une histoire complexe. Son regard sur le vieillissement, sur la mémoire (ou la perte de) et sur les rapports familiaux fait de *Falling* — une œuvre unique, avec ses couleurs, son rythme. Marqué par des allers-retours dans le temps, couvrant cinquante ans, le long métrage n'est pas plombé par les effets de nostalgie. Le choix des plans fixes, au détriment des mouvements de caméra, favorise l'idée du lent écoulement du temps.

Énième fiction sur la démence — souvent sur l'Alzheimer, qui est une forme de démence — *Falling* n'innove pas par son sujet. Même qu'on se demande à quoi peut bien correspondre cette cooccurrence. En sélection officielle au Festival de Cannes année COVID (2020), le long métrage de Mortensen avait été précédé au festival Sundance de la même année par *The Father*, l'adaptation que Florian Zeller a tirée de sa pièce de théâtre. Les soins en fin de vie et la solitude des personnes âgées, mis sous les projecteurs avec l'actuelle pandémie, ne peuvent plus être considérés à la légère. Le nœud du récit tient dans l'habituel registre en forme de duel: un face-à-face avec la maladie, entre le personnage souffrant et ses proches. On

pense au (déjà) lointain *Away from Her* (Sarah Polley, 2006) ou à *Still Alice* (Richard Glatzer et Wash Westmoreland, 2014), deux cas où, essentiellement, c'est le conjoint qui est au front.

Dans *Falling*, le choc de la démence passe par la relation du père malade avec sa descendance. Chez Mortensen, la maladie mène au malaise, les pertes de mémoire, à une porte ouverte sur des vérités refoulées. La confrontation s'intensifie au rythme de l'aggravation de ce qui est révélé. Viggo Mortensen, qui a fait de ce premier film une affaire personnelle — non seulement incarne-t-il un des rôles principaux, il signe le scénario et la musique, en plus d'être l'un des producteurs —, a placé le duel entre John (qu'il interprète) et son père, Willis (Lance Henriksen), sur fond d'opposition de valeurs, de modes de vie: la Californie progressiste adoptée par le premier contre la vieille ferme familiale du second, l'homosexualité de l'un contre la vision conservatrice de l'autre, etc.

L'enjeu au cœur du récit — trouver à Willis, qui montre des signes de démence à 75 ans, une résidence près des siens — fait place, au fur et à mesure que le film progresse, à une histoire familiale tendue, peu reluisante. La confrontation se manifeste aussi par le contraste temporel qu'apporte le retour dans le passé.

L'usage répété et significatif du *flashback* ne sert pas qu'à donner des clés narratives. Bien plus que de simples *flashes* teintés *vintage*, ces souvenirs prennent une telle importance que c'est presque comme si le cinéaste débutant proposait deux films de manière parallèle. Ou un film dans l'autre.

Au-delà des inévitables changements d'acteurs (Sverrir Gudnason et Hannah Gross, formidables en parents du jeune John) et de décor, et d'une lumière plus éclatante qu'elles apportent, les séquences du passé proposent une intrigue supplémentaire. Un plan en ouverture, en caméra subjective, est capital, faisant du point de vue de John, alors nouveau-né, la base du récit; c'est son interprétation de l'histoire qui nous sera racontée. À la perte de mémoire de Willis s'oppose alors la mémoire de son fils, mémoire fabulée, du moins en partie. Viggo Mortensen diabolise, en apparence, le vieillard — vulgaire, possessif, colérique, il est haïssable. Son propre personnage, montré calme et aimant, demeure cependant habité par la rancœur. La distance entre les deux, illustrée dans plus d'une scène par le mobilier qui les maintient à l'écart, semble perpétuelle. *Falling* ne tombe jamais dans l'excès de sentimentalisme. ▲